

LA RÉFORME ET LA BIBLE

1. Bible, Réforme et catholicisme

Quand on demande à un protestant de caractériser la Réforme et de définir le protestantisme, il répond généralement que Réforme est avant tout un retour à la Bible qu'avait oubliée le catholicisme médiéval et il ajoute que le protestantisme se distingue des autres confessions chrétiennes en ce qu'il se veut fondé entièrement et uniquement sur la Bible dont il proclame l'autorité souveraine en matière de foi. Cette présentation courante de la Réforme et du protestantisme appelle trois observations qui obligent à sérieusement la nuancer.

1. L'autorité de la Bible reconnue par tous les chrétiens

Tous les chrétiens reconnaissent l'importance et la valeur décisives de la Bible. Toutes les Églises prétendent ne rien faire d'autre que strictement appliquer ses enseignements. Ainsi, à travers les siècles, l'Église romaine a toujours pris grand soin de justifier ses croyances et ses pratiques par des références scripturaires. Les conciles de Florence (quinzième siècle), de Trente (seizième siècle) et de Vatican 1 (dix-neuvième siècle) affirment nettement et catégoriquement l'autorité souveraine et infaillible des Écritures et on y trouve quantité de citations bibliques. Comme l'écrit l'historien Jaroslav Pelikan, « L'Église catholique n'avait pas besoin de Luther pour entendre que la Bible est la vérité ; elle le savait depuis toujours ». On pourrait faire des constatations analogues pour l'orthodoxie. L'autorité de la Bible ne constitue nullement une originalité de la Réforme ; elle est un principe commun à tous les chrétiens.

2. La Bible connue et pratiquée bien avant la Réforme

Le christianisme médiéval n'ignore pas ni ne néglige la Bible. Elle tient une grande place aussi bien dans la réflexion théologique des écoles et universités que dans la catéchèse et la prédication destinées aux fidèles.

Toutefois, au seizième siècle, se produit un changement considérable qui n'est pas théologique ou théorique, mais technique et pratique. La Bible devient beaucoup plus facilement disponible et accessible. Dans l'histoire du livre, on distingue trois innovations révolutionnaires : d'abord, le remplacement du parchemin par le papier, ensuite le passage du rouleau au cahier, et enfin l'imprimerie. Ces trois innovations transforment les conditions de lecture. Au Moyen Âge, le manuscrit est rare et coûteux. La copie prend beaucoup de temps et revient très cher. Même quand on a assez d'argent, on a de la peine à s'en procurer un exemplaire ; la plupart des curés n'en ont pas. Une Bible est en 1540 entre dix et quinze fois moins onéreuse qu'en 1440, et on en trouve autant d'exemplaires qu'il y a d'acheteurs. L'utilisation du papier au lieu du parchemin en diminue à la fois le poids et l'encombrement ; on peut pour la première fois relier ensemble en un seul volume tous les écrits qui composent la Bible et ce volume, à la différence des rouleaux, ne demande pas beaucoup de place et est infiniment plus facile à consulter. Le livre devenant disponible, beaucoup plus de gens apprennent à lire et ont donc directement accès au texte, alors qu'auparavant on ne connaissait la Bible

qu'indirectement à travers les liturgies, les prédications, les représentations des mystères, les peintures et sculptures des Églises. On a accès, selon l'expression de l'historien Guy Bédouelle au « texte nu », et non plus à une parole ou à des images qui le découpent, font des choix, le commentent, le glosent, bref l'habillent, parfois le travestissent. On a souvent et justement souligné l'importance de ce changement. Il ne porte toutefois pas sur le principe de l'autorité de l'Écriture, mais sur les conditions pratiques de sa lecture et du recours au texte.

3. Le débat ne porte pas, d'abord, sur la Bible.

Quand on examine les débats et disputes entre catholiques et protestants aux seizième et dix-septième siècles, on constate qu'ils ne portent pas principalement sur l'autorité de la Bible. On en parle certes, il en est question et parfois de manière vive. Mais, ce point n'apparaît pas aussi central qu'on s'y attendrait ; les désaccords qu'on souligne, ceux qu'on met au premier plan, ceux sur lesquels on insiste se situent ailleurs.

Entre luthériens et catholiques, les querelles et la ruptures se font sur la manière dont l'être humain est sauvé, sur la justification par la grâce dont nous parlerons lors de notre week-end de janvier. Il est frappant qu'en 1530, la *Confession d'Augsbourg*, confession fondamentale du luthéranisme et premier texte officiel du protestantisme, ne mentionne pratiquement pas l'autorité de l'Écriture. Elle ne faisait pas partie de la discussion ni du contentieux entre partisans et adversaires de Luther.

Entre réformés et catholiques, la polémique, aux seizième et dix-septième siècles porte beaucoup plus sur la Cène que sur l'autorité des Écritures. 97% de la littérature de controverse répertoriée traite de la transsubstantiation et de la présence réelle, les réformés accusant les catholiques d'idolâtrer le pain et le vin eucharistiques, les catholiques reprochant aux réformés de nier que le pain et le vin soient véritablement corps et sang du Christ. Nous verrons cela de plus près lors de notre dernier week-end, en avril prochain.

En fait, ce n'est qu'au dix neuvième siècle, avec l'apparition et la montée de courants fondamentalistes, mais aussi avec la promulgation en 1870 du dogme de l'infaillibilité pontificale que les débats entre catholiques et protestants se focalisent sur la Bible. Le désaccord existait, certes, antérieurement , mais, à quelques exceptions près, c'est seulement à ce moment-là qu'on lui accorde une importance centrale et qu'on y voit la principale différence, le grand motif de désaccord entre catholicisme et protestantisme. Auparavant, il était un élément du contentieux parmi d'autres qu'on jugeait tout autant, sinon plus importants.

2. La Réforme, une nouvelle lecture de la Bible

Catholicisme et protestantisme ne s'opposent pas sur le principe de l'autorité de la Bible, aussi incontesté et aussi fortement affirmé d'un côté que de l'autre, mais sur sa mise en œuvre, autrement dit sur la manière d'expliquer et d'appliquer les enseignements bibliques. Et ici, la différence apparaît considérable. Comme l'écrit justement Castellion dans les années 1540, « la question n'est pas de savoir si les saintes Écritures sont véridiques, mais comment il faut les comprendre ». Par rapport à la tradition et à la pratique catholique, la Réforme opère deux ruptures, et introduit un élément original qui entraînent une utilisation différente des Écritures et une nouvelle attitude à leur égard. Voyons ces trois points.

1. Le rejet de l'allégorie.

À la fin du Moyen Âge, domine une exégèse largement allégorique de la Bible. Elle distingue dans le texte plusieurs sens. Au littéral, s'en ajoutent trois autres, qualifiés de « mystiques », parce qu'ils sont cachés, et de « spirituels », parce que seul l'Esprit permet de les découvrir. Au nom de l'opposition entre la lettre qui tue et l'esprit qui vivifie, on accorde une grande importance aux sens spirituels. On ne cesse de les cultiver, de les développer et de les enrichir. Il en résulte des interprétations qui nous paraissent complètement fantaisistes. J'en donne trois exemples parmi plusieurs dizaines possibles :

Le premier concerne le mot Jérusalem. On estime que dans la Bible, il a quatre sens qui se superposent. Ce nom désigne, littéralement, une ville de Judée ; allégoriquement, il se rapporte à l'Église, ou au Royaume de Dieu, ou à l'individu croyant (Jérusalem assiégé par des ennemis, c'est le croyant assiégé par les démons). Selon le sens qu'on privilégie, la compréhension d'un passage varie considérablement.

Deuxième exemple. L'évangile de Luc (22,38) raconte que le soir de l'arrestation de Jésus, juste avant Gethsémani, les disciples présentent deux épées à Jésus qui leur dit « C'est assez ». L'exégèse du Moyen Âge considère que l'une des épées représente le pouvoir spirituel, celui de l'Église ou du prêtre, et que l'autre épée symbolise le pouvoir temporel, celui du roi ou de l'Empereur. Bernard de Clairvaux et la bulle *Unam Sanctam* (1302) en déduisent que les apôtres, continuateurs du Christ, et leurs successeurs, ont le droit de disposer des deux épées, que le pouvoir temporel doit être au service de l'Église. On construit donc sur une allégorie contestable toute une conception des rapports entre le religieux et le politique.

Troisième exemple, l'histoire bien embarrassante pour les catéchètes et prédicateurs, de David et de Bath-Schéba ou Bethsabée. Un commentateur du douzième siècle, Honoré d'Autun, explique que David figure le Christ, Bethsabée l'Église et Uri le diable ; il arrive ainsi à donner une valeur parfaitement morale et édifiante à un récit qui rapporte un adultère et un assassinat.

Constamment, on attribue ainsi une portée symbolique aux personnages, aux objets et aux événements dont parle la Bible. À cette allégorisation foisonnante, les Réformes protestantes reprochent de manipuler la Bible, d'en faire « un nez de cire » qu'on peut tordre et modeler à sa guise. Avec l'allégorie, écrit Martin Bucer, le Réformateur de Strasbourg, « on peut tirer de Virgile et d'Homère ce que l'on trouve dans l'évangile ou dans Paul et vice versa ». Tout en rendant hommage à la Bible, tout en se référant abondamment à elle, on ne la respecte pas vraiment, on la viole.

Les Réformateurs rejettent et condamnent l'allégorie, ou plus exactement ne l'admettent qu'exceptionnellement, à titre d'ornement ou d'illustration dans la prédication, jamais comme fondement, argument ou preuve. Il ne faut pas faire de la Bible un message codé, un cryptogramme, selon une expression de Calvin. Elle ne comporte pas de sens secret, dissimulé ; elle est claire, lumineuse, transparente. Il faut refuser les lectures mystiques ou spiritualisantes qui la déforment et manquent de rigueur.

2. Le rejet de l'Église maîtresse de l'interprétation

La Réforme va se distinguer du catholicisme moyenâgeux et classique par un second rejet : elle n'accepte pas de faire de l'Église l'instance habilitée à dire le sens exact des

Écritures. En droit, au niveau des principes, le catholicisme, comme la Réforme, soumet et assujettit l'Église à l'Écriture. Mais, dans les faits, cette subordination non seulement disparaît, mais se renverse et se transforme en une sorte de maîtrise de l'Église. Ainsi, Augustin répète souvent que la Bible constitue la règle et la norme suprêmes en matière de foi. Mais il ajoute immédiatement qu'il revient à l'Église d'indiquer comment il faut la comprendre. Si la Bible est bien souveraine, l'Église seule en fournit la bonne interprétation. Les instances ecclésiastiques jouent donc un rôle décisif.

Pour le Moyen Âge, Bible, Église et tradition se tiennent étroitement, et forment un bloc unique ; on ne peut pas les dissocier. Tout un discours ecclésiastique entoure la Bible, l'enrobe et s'agglutine à elle. On ne sépare pas le texte des commentaires et explications qu'on en donne. Évidemment, la difficulté d'avoir recours, avant l'imprimerie, au texte « nu » a favorisé cette situation. On aboutit à une lecture qui aseptise et neutralise la Bible. Elle conforte, confirme, légitime l'institution ecclésiastique ; elle ne l'interpelle pas ni ne la conteste, si peu que ce soit. La Bible sert non à réformer, mais à confirmer.

La Réforme innove en brisant cette unité et en faisant de l'Écriture le juge de l'Église. Comme l'écrit l'historien américain Lotz, « Luther opère une rupture révolutionnaire avec ses adversaires et avec toute la théologie patristique et médiévale, non pas en proclamant l'autorité de la Bible que tout le monde reconnaissait, mais en contestant que l'Écriture et l'interprétation traditionnelle forment une unité indissociable ». Avec la Réforme, affirme Ebeling, « l'interprétation de la Bible devient critique », par quoi il faut entendre critique à l'égard de l'institution ecclésiastique, de son enseignement et de ses pratiques. Dans un livre célèbre de controverse paru en 1832, *Symbolique*, le théologien catholique Mœhler définit ainsi la position romaine : « L'Église est l'interprète infallible de l'Écriture sainte. Or de ceci quelle est la conséquence ? C'est que la doctrine de l'Église et la doctrine de l'Écriture sont une seule et même chose ». En reprenant les termes mêmes de Mœhler, on pourrait formuler ainsi la position de la Réforme : « L'Église est l'interprète faillible de l'Écriture sainte. Or de ceci quelle est la conséquence ? C'est que la doctrine de l'Église doit être sans cesse confrontée à celle de l'Écriture ».

Pour la Réforme, la Bible ne doit pas servir seulement à légitimer nos institutions ou nos doctrines, à justifier nos croyances et nos pratiques. Sa fonction essentielle consiste à les mettre en cause, à les contester et à les ébranler. « Il faut lire la Bible pour s'y cogner le nez » écrit Zwingli, tandis que la *Confession de La Rochelle* déclare : « toutes choses doivent être examinées, réglées et réformées par icelle ». Encore aujourd'hui, dans le catholicisme, on oppose rarement ce que dit la Bible à ce qu'enseigne l'Église. Il en va de même au Conseil Œcuménique des Églises. On cherche dans la Bible des bases, des arguments, des illustrations, jamais des critiques ou des contestations. Les milieux fondamentalistes ont souvent une attitude analogue : ils utilisent la Bible pour se justifier, se légitimer et se conforter. On se repose sur elle au lieu de s'exposer à elle. On en fait un fondement, autrement dit quelque chose sur quoi on s'assied ou qu'on foule aux pieds. Certes, la Bible est fondatrice, toutes les Églises chrétiennes le savent. Les Réformes luthériennes et réformées ont pour spécificité et pour vocation de souligner qu'elle a également une valeur et une fonction interpellatrices, qu'elle porte une parole qui, comme une épée à deux tranchants, dérange, bouscule, oblige à bouger et à se réformer.

Entre parenthèses, sur ce point, la Réforme luthéro-réformée, sans en avoir conscience, rejoint et retrouve la raison d'être première des livres néotestamentaires. Étienne Trocmé a montré que le plus ancien des évangiles, celui de Marc, a été rédigé pour réagir contre les tendances dominantes dans les églises des années 70. Il raconte l'histoire de Jésus afin de contester la tradition naissante et les autorités ecclésiastiques qui, petit à petit, se mettent en place. Au départ, le Nouveau Testament rassemble des écrits d'opposition et de critiques qui opposent le Christ à l'institution ecclésiastique en train de se fonder.

3. Une lecture savante de la Bible.

Le troisième point ne constitue pas à proprement parler une rupture ; il apporte plutôt un élément original ou une accentuation nouvelle par rapport à la pratique courante de la Bible à la fin du quinzième siècle et au début du seizième. La Réforme luthéro-réformée combat, d'une part, les lectures allégorisantes du catholicisme, nous venons de le voir ; elle s'oppose, d'autre part, aux lectures inspirées ou spontanées qui fleurissent dans des courants illuministes ou enthousiastes. Contre ces deux adversaires, elle insiste sur l'importance d'une étude savante, érudite et méthodique de l'Écriture, ce que nous appellerions aujourd'hui une lecture scientifique.

Ainsi, Luther rappelle souvent que si ses positions ont du poids, c'est parce qu'il a fait des études poussées en théologie, jusqu'au doctorat, c'est parce qu'il a travaillé et enseigné l'Écriture Sainte. Son savoir et sa compétence garantissent son interprétation des textes bibliques. Elle ne vient pas d'un ignorant. Calvin demande aux prédicateurs d'utiliser les dictionnaires, les grammaires, les éditions savantes, de consulter les textes dans leur langue originale, hébreu, araméen ou grec. La Réforme veut des pasteurs qui aient une formation universitaire. Elle y voit une condition non pas suffisante, mais nécessaire d'une autorité de la Bible s'exerçant correctement dans l'Église. Il ne s'agit nullement, comme l'anabaptiste Hubmaier le reproche à Zwingli, de remplacer le règne des « papistes » par celui des « linguistes », ou d'établir, selon l'expression polémique de Müntzer, « une tyrannie des scribes ». Confier la Bible à des érudits ne signifie nullement, dans l'esprit des Réformateurs, l'enlever ou l'interdire au peuple, bien au contraire. En effet, dans la ligne des humanistes du seizième siècle, ils estiment que loin de s'opposer à la simplicité, la science la favorise. En principe, tout le monde y a accès. Elle ne fait pas appel à des argumentations obscures ou incompréhensibles pour les non-initiés ; elle n'a pas recours à des secrets ou à des mystères ; elle procède par des raisonnements que chacun peut comprendre, vérifier et évaluer. Le savant ne confisque pas le savoir. Il le partage ; il permet ainsi à ceux auxquels il s'adresse de se faire une opinion, et de prendre position en connaissance de cause. Il n'y a pas de recours sérieux et de référence légitime à l'Écriture pour qui n'utiliserait pas, à son niveau et selon ses moyens, les travaux des spécialistes.

De la Réforme, le protestantisme luthéro-réformé a hérité le souci d'une exégèse scientifique qui se méfie des lectures spirituelles ou mystiques de la Bible. Il écarte ces explications qui, pourvu que ce soit pieux, font dire n'importe quoi au texte, danger qui menace tout un courant du protestantisme actuel. Les milieux à tendance fondamentaliste ou *evangelical* (il ne faut pas confondre *evangelical* et évangélique) rendent un très grand et très bel hommage aux Écritures, ils en proclament l'inerrance, ils la sacralisent, on pourrait presque dire la diviniser. En même temps, on constate que ces milieux manipulent et maltraitent souvent les textes. Ils en proposent des

interprétations aussi ingénieuses que fantaisistes pour les harmoniser, au lieu d'en reconnaître les divergences, pour y trouver ce qu'ils estiment être la bonne doctrine, pour faire coïncider les récits avec les événements. Ils prennent des libertés que ne se permettra jamais l'exégèse historico-critique avec ses analyses scrupuleuses et minutieuses et l'attention qu'elle porte à la lettre. La critique biblique honore plus le texte qu'une piété bien intentionnée, certes, mais obscurantiste qui chante les louanges de l'Écriture, et la malmène. L'hommage conduit souvent au manque de respect.

3. La Bible : norme, mais non monopole

La Réforme donne donc une très grande importance à la Bible. Il ne faut cependant pas exagérer cette importance, comme l'ont fait certains courants du protestantisme. Pour éclairer le titre de cette troisième partie, « La Bible norme, mais non monopole », je donne trois indications.

1. Connaissance et révélation naturelles de Dieu

Très souvent aujourd'hui, en particulier parmi les barthiens, on affirme que pour la Réforme, Dieu se manifeste seulement dans les Écritures, qu'on ne peut pas le connaître autrement ou par ailleurs. Tout ce qu'on dit de Dieu indépendamment de la Bible serait faux, erroné, voire diabolique. Quantité de textes démentent, au moins en partie, cette thèse. Pour Zwingli et Calvin, entre autres, Dieu se manifeste aussi en dehors de la Bible. Il se fait connaître indépendamment d'elle de deux manières.

Premièrement, par l'observation du monde qui en donne une connaissance naturelle. Calvin souligne que l'univers ne peut être, à cause de sa beauté, que l'œuvre d'un grand artiste ; son organisation et son fonctionnement impliquent qu'un excellent ingénieur l'a fabriqué. Pour Calvin, cet artiste et cet ingénieur, c'est Dieu ; on le perçoit clairement dans ou à travers ce qu'il a créé ; il suffit de regarder. Pour le Réformateur, l'athéisme représente une sottise et une absurdité. L'athée se refuse à l'évidence. Il ne veut pas voir ce qui saute aux yeux.

Deuxièmement, Dieu met au cœur de chacun de nous une connaissance de lui-même qui se trouve à l'origine de toutes les religions. Il y a en elles une ou des semences de Dieu. Chaque religion contient donc une part de vérité, elle donne une « lueur » de ce qu'est Dieu. Calvin et à sa suite les Réformés reconnaissent que les religions non bibliques ont une certaine valeur spirituelle, Dieu se manifeste aussi à travers elles.

Cependant, cette connaissance de Dieu en dehors de la Bible est insatisfaisante. Le péché obscurcit ce que nous pouvons en savoir à partir du monde. Pour la percevoir, nous avons besoin des écrits bibliques qui fonctionnent, écrit Calvin, comme des lunettes qui nous font voir ce qui, sans elles, nous échapperait. Toujours à cause du péché, les religions se pervertissent en superstition et idolâtrie, et nous avons besoin d'un critère pour discerner en elles vérité et erreur. Ce critère, la Bible nous le fournit. De plus, la connaissance naturelle et les religions donnent un savoir très partiel de Dieu et de son action. En effet, elles ignorent comment il sauve. Elles connaissent Dieu comme créateur, comme Providence ; seule la Bible le connaît comme sauveur.

La Bible n'est donc pas la seule source de la connaissance de Dieu, mais elle est l'instrument de mesure qui permet d'évaluer les autres sources, et elle est beaucoup plus complète. Elle n'a pas le monopole de la révélation, mais elle est la révélation

normative, qui juge toutes les autres, et la révélation parfaite, alors que les autres restent partielles et insuffisantes.

2. La tradition.

Contrairement à ce que l'on dit parfois, la Réforme luthéro-réformée n'écarte pas ni ne méprise la tradition. Dans leurs explications de l'Écriture, les Réformateurs se servent abondamment de commentaires antérieurs (en particulier ceux d'Augustin). Zwingli et Mélanchthon en 1530, un peu plus tard dans les années 1570 Chemnitz s'efforcent de montrer que, sur les points de désaccord, la tradition donne raison aux thèses protestantes et tort aux catholiques.

Les Réformateurs estiment que la tradition a beaucoup à nous apprendre ; il faut l'étudier avec soin et en tenir compte. Ce qu'ils refusent catégoriquement, c'est qu'elle soit le juge qui tranche. Il n'appartient pas aux écrits ecclésiastiques et théologiques de déterminer la bonne interprétation de la Bible, mais, au contraire, la lecture et l'étude de la Bible permettent d'évaluer la valeur de ces écrits. Zwingli écrit que « les Pères doivent être soumis à la Parole de Dieu, et non la Parole de Dieu aux Pères ». Le synode de Westminster (1649) déclare que les Conciles et les Pères ont pu se tromper. « Par conséquent, ils ne peuvent être reçus comme règle de foi et de vie ; mais pour la foi et la vie, ils doivent être utilisés comme des aides ». Les protestants ne disent pas : « nous n'avons rien à apprendre et à recevoir de la tradition », mais : « si la tradition est un auxiliaire utile, voire précieux, seule la Bible a pour nous une autorité décisive. »

3. L'Église

Il en va exactement de même pour l'Église. Il ne s'agit pas de lui enlever toute fonction magistérielle, mais de donner à cette fonction une valeur subordonnée et non déterminante. Ainsi, les formulations ecclésiastiques, par exemple, les définitions des grands conciles, les confessions de foi de la Réforme (celles d'Augsbourg ou de La Rochelle, par exemple) sont importantes. On ne doit pas les écarter et s'en séparer sans de fortes raisons et de mûres réflexions ; elles ne peuvent cependant pas prétendre à une valeur absolue. On ne doit pas exiger du croyant qu'il y adhère sans condition. Elles appartiennent à ce que les théologiens calvinistes appellent la *norma normata*, une règle dérivée et révisable, alors que l'Écriture est la *norma normans*, la règle suprême.

Aussi les confessions de foi réformées contiennent-elles presque toutes une clause de révision (qui déclare que si on montre que quelque chose n'y correspond pas à l'enseignement biblique, il y aura accord pour les modifier). On ne demande jamais une adhésion sans réserve. Comme le dit le préambule de la déclaration de foi de l'Église Réformée de France, il s'agit de s'attacher non pas à la lettre des formules, mais au message qu'elles entendent transmettre. On est là à l'opposé de ce qu'affirme le Concile de Trente : « Personne dans les choses de foi ou de mœurs concernant l'édifice de la doctrine chrétienne ne doit oser interpréter l'Écriture sainte en allant contre le sens qu'a tenu et que tient notre sainte mère l'Église ».

Conclusion : Une nouvelle structuration de la foi

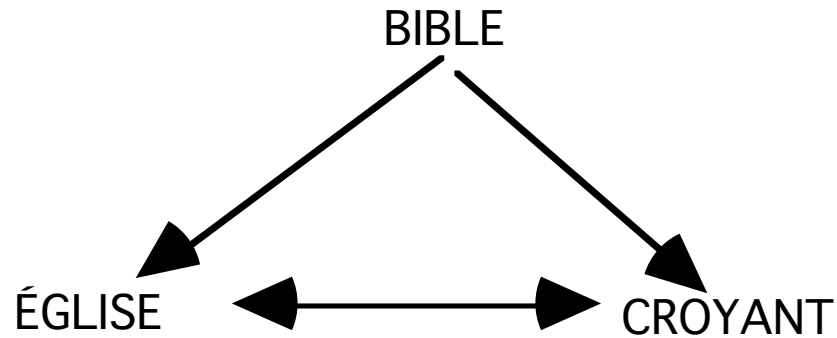
Luthéro-réformés et catholiques affirment l'autorité de la Bible, l'importance de l'Église, la valeur de la tradition : sur tous ces thèmes, il y a accord. Les désaccords viennent de

la manière dont on les organise, dont on les articule les uns avec les autres. La position catholique peut se représenter par le schéma suivant :

Bible---->Tradition---->Magistère---->Croyant

Le sens de la Bible se dit dans la tradition dont le magistère ecclésiastique est l'organe et l'interprète.

Au contraire, la position protestante peut se figurer de cette manière :



Ce schéma implique une constante confrontation : par fidélité à l'Écriture, le croyant interpelle l'Église et par fidélité à l'Écriture, l'Église interpelle le croyant. Dans cette perspective, on a opposé « la voie d'examen » du protestantisme à « la voie d'autorité » du catholicisme.

André Gounelle Pomeyrol, décembre 2005

ANNEXE sur la TRADITION en CATHOLICISME

Pour le catholicisme classique :

JÉSUS-CHRIST enseigne instruit...les DISCIPLES-APOTRES (= ÉGLISE)

Les DISCIPLES-APOTRES (ÉGLISE) : transmettent les enseignements et instructions de Jésus de deux manières :

1. En partie, oralement, de bouche à oreille, en particulier de ministre à ministre.
2. En partie par écrit dans les livres du Nouveau Testament.

Ce qui est transmis oral et ce qui est transmis par écrit se recoupent sur bien des points, mais ne coïncident pas totalement (des éléments de l'enseignement de Jésus n'ont pas été mis par écrit, ce que déclare d'ailleurs l'évangile de Jean).

La révélation évangélique a une source unique (le Christ), mais cette source transite deux canaux) :

La tradition orale antérieure au Nouveau Testament et parallèle à lui, mais qui en aucun cas ne peut le contredire (elle complète, ajoute, éclaire, mais elle ne corrige pas ni ne rectifie). En ce sens, la Bible est norme même pour cette tradition orale antérieure.

Les Écritures expliquées par l'Église (éclairée et guidé par le Saint Esprit) : tradition postérieure à la Bible et dépendante d'elle, tradition interprétative (c'est celle dont je parle dans le texte ci-dessus)

Cette théorie des deux canaux de la Révélation est un principe affirmé et maintenu, Le protestantisme a durement et justement polémique contre elle en affirmant le *sola scriptura*, la Bible seul canal de la Révélation.

En pratique, si la tradition antérieure à la Bible et indépendante d'elle est toujours affirmée, concrètement elle ne joue pas grand rôle ; on l'invoque, mais elle ne fonctionne que rarement de manière précise (la formule « selon la tradition », « en accord ou en conformité » avec la tradition est toujours vague, elle se rapporte à des généralités, elle sert à donner du poids à des affirmations, mais ne les fonde pas vraiment). Le principe est donc contestable, mais dans les faits il n'a pas grandes conséquences, le thème de l'Église interprète autorisée (ayant autorité) en a beaucoup plus dans la pratique.